

Les fantaisies : mort d'un sale type

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Génération plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): - **(2013)**

Heft 52

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LES FANTAISIES
de Jean-François Duval

Mort d'un **sale type**

Jacques Chirac envoyait son chauffeur acheter le dernier SAS, Hubert Védrine sollicitait l'avis de leur auteur, des délégués du CICR lisaient ses bouquins pour «sentir» l'atmosphère des pays en conflit où ils se rendaient. Gérard de Villiers, l'auteur de 200 romans d'espionnage écrits en cinquante ans, est mort voici un mois. A cette occasion, tout en saluant sur trois pages l'homme et ses «romanquêtes» (il enquêtait minutieusement sur le terrain, en Afghanistan, en Syrie, au Mali, en Somalie, avant de rédiger ses romans au rythme de quatre par an), le quotidien *Libération* l'a qualifié de «sale type».

C'est vrai. Gérard de Villiers ne faisait rien pour se rendre sympathique et ses SAS se complaisent dans les scènes de sexe, de torture, et d'horreurs diverses. Voilà quatre ans, il m'affirmait même – provocation? – qu'Obama n'était qu'un «grand Noir mou». En même temps, Claude Lanzmann, l'auteur du film *Shoah*, était son meilleur ami, lisait tous ses SAS et attirait régulièrement son attention sur les nombreuses coquilles.

Et puis, Villiers a-t-il tout faux de juger que **l'homme est essentiellement mû par ses instincts les plus basiques?**

J'ai rencontré Gérard de Villiers deux fois, début des années huitante et fin 2009. La première fois, il m'a reconduit dans sa Rolls à la station de métro – c'était un homme courtois. La seconde, il m'a montré une photo personnelle de Marilyn Monroe, sur un rayon de sa bibliothèque, rencontrée au début des années soixante. «Était-elle aussi belle et charismatique qu'on le dit?» lui ai-je demandé. Il m'a répondu: «Aujourd'hui, on ne la remarquerait même pas dans la rue.» Je le crois volontiers: les canons de la beauté, et le monde tout entier, ont beaucoup changé en un demi-siècle.

Quelle que soit la qualité, ou la non-qualité «littéraire» de ses bouquins, il est indéniable que, dès 1965, à lui tout seul, il a inventé un genre nouveau, fondé sur l'expérience du terrain, en prise quasi immédiate avec l'actualité, et précédant parfois celle-ci puisque, plus d'une fois, sa connaissance des grands enjeux géopolitiques (c'était cela, au fond, qui le passionnait) lui a permis d'anticiper l'assassinat de Sadate un an avant qu'il ne survienne.

Début 2013, le *New York Times* l'a même qualifié d'homme le mieux informé de la planète (cinquante ans de contacts avec les services de renseignement internationaux, ça vous forme son homme).

Les romans de Dumas au XIX^e racontaient les exploits de mousquetaires qui vivaient deux siècles plus tôt. Les James Bond de Ian Fleming sont d'un redoutable ennui et vides d'information. Villiers, lui, réussissait, tous les trois mois, à nous parler du monde d'aujourd'hui. Certes, il écrivait moins bien que Dumas (la littérature populaire privilégiait encore le bon goût) et aussi mal que Houellebecq, mais il s'efforçait de tenir informé un très large public sur les combats souterrains que se livrent les grandes puissances du moment.

A noter que son tout premier roman, un polar intitulé *La mort aux chats* (bien avant les SAS) se passait tout entier à Cully! Dans un pays paisible. Mais faut-il se fier aux apparences?

A sa façon, cinquante ans durant, Villiers aura été une sorte d'Edgar Snowden. En le lisant, on se disait: quoi! le monde, notre monde, est donc aussi affreux que ça!? On l'a qualifié d'homme de droite (il m'a dit voter Sarkozy), mais quoi de plus démocrate que des romans qui mettent à la portée du plus grand nombre, l'effroyable cynisme de la politique (et de ses bras armés) aujourd'hui? Aucun SAS n'aurait pu paraître sous un régime totalitaire, fasciste ou communiste.

Et puis, Villiers a-t-il tout faux de juger que l'homme est essentiellement mû par ses instincts les plus basiques? Un animal habillé, dont la seule visée, en tous domaines, du politique au sexuel, n'est que de marquer son territoire? Un avocat comme Marc Bonnant pourrait aisément soutenir que cet auteur a accompli une œuvre de salubrité publique...

La démocratie a en principe le mérite de permettre de se ficher du «politiquement correct», c'est exactement ce que Villiers a fait: les SAS reflètent les bassesses de notre époque comme *Le Satyricon* de Pétrone la décadence et la débauche sexuelle et morale dans la Rome antique.

Au fond, je ne suis pas loin de croire que, dans trois cents ans, les historiens trouveront dans les SAS de Gérard de Villiers un miroir effrayant, mais assez fidèle de ce que fut le dernier demi-siècle, et les dix premières années du XXI^e: l'une des périodes de l'Histoire les plus cruelles, les plus barbares, pendant laquelle l'humanité aura donné libre cours à ses instincts les plus bas et les plus primaires.